cherche des symptômes plus directs et des renseignements plus certains, quand on examine l'état de la langue, qu'on s'inquiète des digestions, qu'on explore le ventre et la poitrine.

Dans le traitement de cette maladie, il faut être réservé sur les émissions sanguines, et même n'y recourir que dans le cas de complication de bronchite ou d'encéphalite, ou lorsqu'on a lieu de craindre que la maladie ne parvienne à une grande intensité; mais il importe de chercher à solliciter l'action de la peau par des bouchonnements, des couvertures et des breuvages adoucissants et chauds. La diète a lieu d'elle-même, puisque les animaux ne mangent pas; s'il en est qui conservent de l'appétit, on ne doit leur donner que bien peu d'aliments très-sains et de facile digestion. L'eau blanche tiède et légèrement nitrée est très-convenable pour boisson. On doit, en outre, nettoyer la bouche avec des décoctions d'orge miellées ou acidulées, avant le développement des aphthes. Lorsqu'il n'y a encore que des vésicules, on peut les ouvrir avec le bistouri ou les ciseaux; mais on peut aussi s'en dispenser. Il importe de gargariser, dès qu'il y a des ulcérations. Si le boulet venait à s'enflammer et qu'il se développât des ulcérations au bas des membres, il faudrait y appliquer des cataplasmes émollients. Les bains de vapeur aqueuse, les fomentations mucilagineuses ou des onctions adoucissantes seraient indiquées pour hâter la cicatrisation des ulcérations situées sur les mamelles, s'il s'en trouvait qui y eussent établi leur siége. Le plus grand inconvénient qui puisse résulter de l'inflammation du bourrelet, c'est la chute de l'ongle, qui peut arriver quand la couronne est très-fortement enflammée.

— *Fièvre miliaire.* V. MILIAIRE.

— *Fièvre vitulaire.* V. VITULAIRE

— Bibliogr. De Concorogio, *De febribus liber* (1485); de Bartiziis, *De febrium cognitione et cura* (1494); Astiarius, *De curandis febribus* (Lyon, 1506, in-4°); Marsilius, *Tractatus de febribus* (1507); Rustici *Canones pro curatione febrium* (1517); Tornamira, *Tractatus de febribus* (1521); Menapius, *Encomium febris* (1542); Fumanelli, *Febrium dignoscendarum et curandarum absolute methodus* (1542); Campegius, *De omnibus febrium generibus libellus* (1547); Florembeni, *Collectiones de febribus* (1550); Durand, *Methodus cognoscendi et curandi cum febrium differentia vera* (1554); Montui, *Halosis febrium, quæ omnium morborum gravissimæ sunt* (1558); Savonarola, *Practica canonica de febribus* (1560); Simon, *Synopsis novæ theoriæ de humoralium febrium natura* (1577); Vega, *Commentarius ad Galeni libros duos de febrium differentiis* (1578); Ducretus, *Commentarius de febribus cognoscendis et curandis* (1580); Rondelet, *De febribus* (1585); Liddelius, *De febribus libri tres* (1590); De Mercado, *De febrium differentiis* (1596); Bravi, *Commentarius in Galeni libros de differentiis febrium* (1596); Galleo, *De febribus* (1597, in-8°); Boccangelini, *De febribus, morbis malignis et pestilentia* (1604); Baroccius, *Lectiones de febribus* (1606); Bruno, *De febribus in genere et specie* (1613); Schalling, *Inquisitio febrium* (1614); Peucer, *Tractatus de febribus* (1614); Manelphus, *Theoria de febribus universis;* Grossi, *Lectiones de febribus* (1627); Sylvius, *Commentationes de febribus* (1630); Boutheron, *Pyrethologia* (1633); Poterius, *De febribus libri duo* (1643); Fontanus, *De febribus* (1644); Palladius, *Synopsis de febribus* (1646); Paschalis, *De febribus* (1647); Rivière, *Methodus curandarum febrium* (1648); Occhi, *De febribus libri tres* (1653); Primerosius, *De febribus* (1657); Arcæus, *De vera febrium curandarum ratione* (1658); Hopnann, *De febribus tractatus* (1660); Willis, *De febribus* (1663); Fernel, *Tractatus de febribus* (1664); Falconet, *Système des fièvres* (Paris, 1678); Sennert, *De febribus libri quatuor* (1679); Sanchez, *Libri duo de febribus* (1686); Patin, *Opiniones medicæ de febribus* (1687); Minot, *De la nature et des causes des fièvres* (1691); Besandon, *Nouveau traité des fièvres* (1698); Stahl, *Dissertatio. Febris in genere historia* (1701); Fracassini, *Tractatus theoretico-practicus de febribus* (1750); Santorini, *Instruzione intorno alle febri* (1750); Salat, *De dignoscentia et curatione febrium* (1752); Stevens, *Practical treatise on fevers* (1760); Huxham, *Liber de febribus* (1765); Gibson, *Treatise on continual, intermitting, eruptive and inflammatory fevers* (1769); Quarin, *Methodus medendarum febrium* (1772); Piquer, *Tratado de las fiebres* (1779); Grant, *Observations on the nature and cure of fever* (1779); Weiss, *Tentamen pyrethologiæ practicæ* (Vienne, 1783); Stoll, *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus* (1786); Selle, *Rudimenta pyretologiæ methodicæ* (1786); Sprengel, *Galens fieberlehre* (1788); Robertson, *Essays on fevers* (1791); Grimaud, *Cours complet des fièvres* (1791); Wilson, *A treatise on febrile diseases* (1799); Desbordeaux, *Sur la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe* (1803); Regoli, *La natura delle febri* (1810); Caffin, *Traité analytique des fièvres essentielles* (Paris, 1811, 2 vol. in-8°); Fournier et Vaisy, Article FIÈVRES, dans le *Dic. de méd. en 60 vol.* (1816); Gianini, *De la nature des fièvres et de la manière de les traiter* (Paris, 1808, 2 vol. in-8°); Broussais, *Examen des doctrines médicales* (Paris, 1816, in-8°); Amoretti, *Nuova theoria delle febri e della loro cura* (Turin, 1816, in-8°); Caffin, *Traité analytique des fièvres essentielles* (Paris, 1819, 2 vol. in-8°); Fages, *Recherches pour servir à l'histoire critique de la fièvre* (Montpellier, 1820, in-8°); Chomel, *De l'existence des fièvres* (Paris, 1820, in-8°); Ducamp, *Réflexions critiques sur l'ouvrage de Chomel* (Paris, 1820, in-8°); Roche, *Réfutation des objections faites à la nouvelle doctrine des fièvres* (Paris, 1821, in-8°); Boisseau, *Traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine* (Paris, 1821, in-8°); Dugès, *Essai physiologico-pathologique sur la nature de la fièvre* (Paris, 1823, 2 vol. in-8°); Gendrin, *Recherches sur la nature et les causes prochaines de la fièvre* (Paris, 1823, 2 vol. in-8°); Andral, *Clinique médicale* (1823, in-8°); Bouillaud, *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (Paris, 1826, in-8°); Weitenweber, *Synopsis nosologica febrium et phlegmatium* (1830); Smith, *A systematic treatise on fever* (Londres, 1830); Dagoumer, *Précis historique de la fièvre, rattachée à l'histoire philosophique de la médecine* (Paris, 1831, in-8°); Bouillaud, Article FIÈVRES, dans le *Dic. de méd. et de chir. pratiq. en 15 vol.* (1834); Davasse, *Des fièvres* (Paris, 1847, in-4°); Leroy, *Considérations sur les affections fébriles* (Paris, 1846, in-8°). Voir, en outre, les traités classiques de médecine de Roche et Sanson, Piorry, Grisolle, Hardy et Béhier, Trousseau, Valleix, Jaccoud, Tardieu, Bossut, etc.

— Fièvres intermittentes : Perellus, *De febribus intermittentibus earumque causis* (1597); Sennert, *De febribus intermittentibus* (1628); Jones, *De febribus intermittentibus* (1684); Wedel, *De febribus intermittentibus* (1694); Torti, *Therapeutice specialis ad febres intermittentes atactas* (1709); Haller, *Dissertatio de præparatione olei animalis, ejusque in febribus intermittentibus usu* (1747); Juncker, *Dissertatio de febribus intermittentibus* (1759); Filder, *De febribus intermittentibus* (1784); Thomson, *Treatise on the febris intermittens* (Londres, 1787); Bouffey, *Essai sur les fièvres intermittentes* (Paris, 1798, in-8°); Froment, *Mémoires sur les fièvres intermittentes des marais* (Pavie, 1798, in-8°); Alibert, *Dissertation sur les fièvres intermittentes* (Paris, an VIII, in-8°); Pizeau, *Recherches et observations pour servir à l'histoire des fièvres intermittentes* (Paris, 1803, in-8°); Audouard, *Nouvelle thérapeutique des fièvres intermittentes* (Paris, 1812); Wilson Philipp, *Des fièvres intermittentes et rémittentes* (Paris, 1819, in-8°); Mongellaz, *Essai sur les irritations intermittentes* (Paris, 1821, 2 vol.); Bailly, *Traité anatomo-pathologique des fièvres intermittentes* (Paris, 1825, in-8°); Montfalcon, *Histoire médicale des marais, ou Traité des fièvres intermittentes* (Paris, 1826, in-8°); Nepple, *Essai sur les fièvres intermittentes* (Paris, 1828, in-8°); Guérin de Mamers, *Des fièvres intermittentes sous le rapport de la thérapeutique,* dans le *Journ. univ. hebdom. de méd.* (1831); Gasté, *Mémoire sur les épidémies des fièvres intermittentes qui règnent dans la garnison de La Rochelle,* dans le *Journ. univ. hebdom. de méd.* (1831); Bouillaud, article FIÈVRE, dans le *Dict. en 15 vol.* (1834); Maillot, *Traité des fièvres ou irritations cérébrales intermittentes* (Paris, 1836); Bretonneau, *Essai clinique sur les fièvres intermittentes,* dans le *Journ. des conn. méd. chir.* (1833); Alibert, *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes* (Paris, 1820, 5e édit.); Baumes, *Traité des fièvres intermittentes* (Montpellier, 1821, 2 vol. in-8°); Mongellaz, *Monographie des irritations intermittentes* (1839, 2 vol. in-8°); Boudin, *Traité des fièvres intermittentes* (Paris, 1842, 1 vol. in-8°); Bonnet, *Traité des fièvres intermittentes* (1853, 1 vol. in-8°, 2e édit.); Colin, *Traité des fièvres intermittentes* (Paris, 1870, 1 vol. in-8°).

— Fièvre jaune : Moreau de Jonnès, *Monographie historique et médicale de la fièvre des Antilles et recherches philosophiques sur les lois de développement et de propagation de cette maladie pestilentielle* (Paris, 1820, in-8°); Bailly, François et Parizet, *Histoire de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne en 1821* (Paris, 1823, in-8°); Rochoux, *Recherches sur la fièvre jaune et preuves de sa non-contagion dans les Antilles* (Paris, 1822, in-8°); Rochoux, *Recherches sur les différentes maladies qu'on appelle fièvre jaune* (Paris, 1828, in-8°); Audouard, *Relation historique et médicale de la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1822* (Paris, 1822); Chervin, *Examen critique des prétendues preuves de contagion de la fièvre jaune en Espagne* (Paris, 1827, in-8°); du même Chervin, *Examen des principes de l'administration en matière sanitaire* (Paris, 1827, in-8°); *Rapport lu à l'Académie de médecine au nom d'une commission chargée d'examiner les documents de M. Chervin concernant la fièvre jaune, avec remarques* (Paris, 1828, in-8°); Chervin, les *Opinions des médecins américains sur la contagion ou la non-contagion de la fièvre jaune* (Paris, 1829, in-8°); Chervin, *De l'origine locale et de la non-contagion de la fièvre jaune qui a régné à Gibraltar en 1828* (Paris, 1832, in-8°); Chervin, *De l'identité de nature des fièvres d'origine paludéenne de différents types* (Paris, 1843, in-8°); Trousseau et Louis, *Recherches sur la fièvre jaune de Gibraltar,* dans les *Mém. de la Société médicale d'observation* (1844); *Procès-verbaux de la conférence sanitaire internationale* (Paris, 1852); Mélier, *Relation de la fièvre jaune survenue à Saint-Nazaire en* 1861, dans les *Mém. de l'Acad. de chir.* (1863); Alvarenza, *Anatomia pathologica e symptomatologia der febre amarilla em Lisboa* (Lisbonne, 1861, in-8°); E. Velazquez, *De la fièvre jaune,* thèse (Paris, 1869).

— **Allus. litt. Allez vous coucher, vous avez la fièvre,** Conseil ironique que l'on donne à don Basile dans le *Barbier de Séville,* acte III, scène XI. V. TROMPER.

**FIÈVRE,** déesse allégorique chez les anciens Romains. Elle avait trois temples, suivant Cicéron et Valère Maxime : un sur le mont Palatin, le deuxième au Forum de Marius et le dernier au bout de la *via Longa.* On apportait dans ces temples des remèdes contre la fièvre, avant de les donner aux malades, et on les exposait sur l'autel de cette bizarre divinité, sans doute pour les rendre plus efficaces.

**FIÉVREUSEMENT** adv. (fié-vreu-ze-man — rad. *fiévreux*). Avec fièvre; d'une manière agitée, ardente : *Il réitéra sa phrase d'un ton bref et* FIÉVREUSEMENT *saccadé.* (T. Gaut.)

**FIÉVREUX, EUSE** adj. (fié-vreu, eu-ze — rad. *fièvre*). Qui occasionne, qui cause la fièvre : *Climat* FIÉVREUX. *Le voisinage des rizières est* FIÉVREUX. *Le lac qui entoure Varna et les marais qui l'avoisinent répandaient déjà leurs miasmes* FIÉVREUX. (Baron de Bazancourt.) ‖ Causé par la fièvre : *Chaleur* FIÉVREUSE.

La langue se dessèche, et la bouche avec peine
Aspire en haletant une *fiévreuse* haleine.
DE SAINTANGE.

— Fig. Ardent, vif, violent; inquiet, tourmenté : *Une âme* FIÉVREUSE. *Une imagination* FIÉVREUSE.

— Substantiv. Personne qui a la fièvre : *Un* FIÉVREUX. *Une* FIÉVREUSE. *Oh! si l'on pouvait tenir registre des rêves d'un* FIÉVREUX, *que de grandes et sublimes choses on verrait sortir quelquefois de son délire!* (J.-J. Rouss.)

*Fiévreux*, buvez votre tisane;
Laissez-nous fêter notre ami.
BÉRANGER.

**FIÉVROTTE** s. f. (fié-vro-te — dimin. de *fièvre*). Fam. Petite fièvre bénigne : *Je dédaigne de m'amuser à ce même fatras de maladies ordinaires, à ces* FIÉVROTTES, *à ces vapeurs et à ces migraines.* (Mol.)

**FIFE,** comté maritime de l'Ecosse, sur la mer du Nord, borné au N. par le golfe de la Tay, à l'E. par la mer du Nord, au S. par le golfe de Forth et à l'O. par les comtés de Perth, de Kinross et de Clackmannan; 64 kilom. de l'O. à l'E., sur 30 kilom. du N. au S.; 136,636 hectares et 154,506 hab. Ce comté, l'un des mieux situés, des plus riches et des plus pittoresques de l'Ecosse, est hérissé, dans la partie N., de collines et de montagnes dont les plus élevées atteignent 550 mètres au-dessus du niveau de la mer. La partie S. est généralement plate et remarquable par sa fertilité. Au centre du comté s'étend la vallée de l'Eden, également très-fertile. En somme, les quatre cinquièmes du sol sont parfaitement bien cultivés et très-productifs. On y récolte du froment, de l'orge, de l'avoine, des navets, des pommes de terre, etc. On y élève aussi une grande quantité de bétail, notamment des bœufs, des chevaux et des moutons. Les produits minéraux les plus importants sont la houille, le plomb, le cuivre, le zinc et le marbre gris. Fabrication d'étoffes, de draps, de savons et de chandelles; brasseries, construction de navires. Exportation de produits manufacturés. Rivières : Tay, Eden, Leven, Forth. Capitale : Cupar; villes principales : Saint-Andrews, Elie, Dumferline, Dysart, etc.

**FIFE-NESS,** promontoire d'Ecosse, sur la mer du Nord, à l'extrémité orientale du comté de Fife, formant la pointe N. du golfe de Forth, par 56°17' de latit. N. et 4°57' de longit. O. Près de ce promontoire s'élève un village écossais qui porte le même nom.

**FIFOUCHE** s. m. (fi-fou-che). Bot. Arbre indéterminé de Madagascar.

**FIFRE** s. m. (fi-fre — de l'allemand *pfeife, pfeifer,* sifflet; de l'ancien haut allemand *pfifa,* gothique et suédois *pipa,* flûte, tuyau, hollandais *pijp,* sifflet et sorte de grande futaille, tous noms qui se rapportent au gothique *pipan,* siffler, d'où aussi l'anglais *to pipe,* allemand *pfeifen,* hollandais *piepen,* etc. Le gothique *pipan* est le similaire du latin *pipire, pipiare,* qui est formé par la répétition de la racine sanscrite *pû,* souffler). Petite flûte qui donne des sons très-aigus : *Jouer du* FIFRE. *Marcher au son du* FIFRE *et du tambour.*

L'air fait siffler le *fifre* et gronder le tambour.
DELILLE.

— Loc. prov. *Etre neuf comme un fifre,* Etre tout à fait novice, inexpérimenté.

— Par ext. Celui qui joue du même instrument : *Ce gouverneur était sourd; dans sa jeunesse, il avait été* FIFRE. (Volt.)

— **Encycl.** Le *fifre* est un instrument de musique militaire que nous avons emprunté aux Suisses, et dont on se servait jadis dans nos régiments, où il était connu sous le nom de *pifre.* Suivant quelques auteurs, les Suisses commencèrent à se servir du *fifre* à la bataille de Marignan, et ce nom de *fifre* vient de celui du colonel dont le régiment fut le premier à en faire usage. Nous voilà bien loin de notre étymologie scientifique. Le *fifre* était une petite flûte traversière, dont le son était aigu et retentissant, employée pour la partie nommée *dessus,* et qui a été en usage dans l'infanterie française à partir du règne de Louis XI. Plus tard, et à dater de leur création, les dragons et les mousquetaires ont adopté le *fifre* et ne l'ont délaissé que lorsqu'ils ont renoncé au tambour; c'est qu'en effet, le *fifre* servait à former le dessus du tambour, et tant que l'un battait, l'autre glapissait; quand le hautbois vint se joindre à eux, tous jouèrent ensemble; mais, lors de l'introduction de la clarinette, celle-ci prit l'habitude de jouer en *solo,* de manière à former une sorte de repos avec le jeu des instruments bruyants, qui alternaient alors avec elle, et, lorsqu'elle se taisait, *fifres* et tambours recommençaient à marcher de concert. A la bataille de Marignan, les *fifres* jouaient avec les tambourins; leur règne et celui des tambouriniers, continua sous Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Depuis les guerres de la Révolution, l'usage du *fifre* devint en quelque sorte intermittent et facultatif; on n'en voyait que dans certains régiments, et selon la volonté ou le caprice du colonel. Il y eut des *fifres* dans la garde du directoire et des consuls, dans la garde impériale, dans la garde de Paris, dans les cent-suisses, etc. Depuis lors, cet instrument avait été complétement abandonné, lorsque, tout récemment, on a créé une école de *fifres* pour la marine.

On nomme aussi *fifre* le musicien qui joue de cet instrument, et, comme nous avons remarqué qu'on disait anciennement *pifre,* et que cette appellation s'appliquait à l'instrument et à l'instrumentiste, il est facile de découvrir, vu l'intempérance habituelle des musiciens d'autrefois, l'origine du verbe populaire *s'empiffrer,* qui signifie : boire et manger gloutonnement, comme un *fifre.* Le même instrument s'appelait aussi *arigot,* et plus souvent *larigot,* et de là encore est venue la locution bien connue : « Boire à *tire-larigot.* » Quelques auteurs, il est vrai, prêtent à cette locution une autre étymologie; Kastner, qui maintient celle-ci, s'appuie sur l'explication donnée par un paysan jovial qui modifiait le dicton, et prononçait : *tire-laricot.* Il avait demandé à ce paysan ce qu'il entendait par « Boire à *tire-laricot.* » — « Parbleu, répondit celui-ci dans un langage pittoresque, c'est pas bien malin. La légume farineuse dessèche le gosier, tout le monde sait ça. Quand, sauf vot' respect, j'ons mangé d'z'aricots, j'boirions la mer et les poissons itout. L'z'aricots, ça n'coule pas volontiers dans l'estomac. Y en a toujours queuques-uns qui restent fichés dans la gorge, et pour les tirer de là, il faut boire un p'tit coup, deux p'tits coups, trois p'tits coups, sans compter les autres. C'est pourquoi qu'on dit boire à *tire-laricot.* » Quoi qu'il en soit de cette étymologie fantaisiste, celle que nous avons indiquée relativement à la locution : « Boire à *tire-larigot,* » paraît la plus certaine.

Dans la langue militaire, on donne parfois l'épithète de *fifre,* comme terme de raillerie, à une recrue, à un niais, à un novice. On dit alors : « Il est neuf comme un *fifre,* » et ceci est passé en dicton pour caractériser un imbécile. La raison en est que, depuis la fin du siècle dernier, les *fifres* de régiment étaient tous de très-jeunes gens, souvent des enfants, de la naïveté desquels on avait mainte occasion de se gausser; cela explique l'application qu'on a faite de ce terme au figuré. On lit, dans *Martin le Faucheur,* roman de M. Jules de Saint-Félix : « Il y a des gens qui disent, en parlant d'une recrue, d'un novice ou d'un jobard : « Il est neuf comme un *fifre.* » Mais l'écrivain rattache cette façon de parler à l'instrument même et non à l'exécutant, et, ne connaissant peut-être pas l'origine de la phrase, il en donne l'explication que voici : « J'ai eu une fois un duel pour avoir relevé ce mot-là qui m'avait écornifié le nez comme une chiquenaude. Depuis lors j'ai reconnu que le proverbe est bon. Il n'y a rien de si bête, en effet, qu'un *fifre* neuf, tout neuf. Il ne sait pas ce que vous lui voulez; vous soufflez dedans, il rend la note de travers, et quand vos doigts gesticulent sur les trous, le vent passe toujours, par des raisons que je ne vous dirai pas. Un *fifre* ne commence à être passable qu'après un mois de service, et quand il vous a mangé un quart de livre d'huile d'amandes douces. Par exemple, au bout de trois mois de campagne, s'il est d'un bois serré, il devient aussi doux qu'une flûte de dix napoléons. Le pauvre *fifre* que je laissai en quatre morceaux sur le champ de bataille de Wagram commençait à valoir son pesant d'or. »

**FIFRÉ, ÉE** (fi-fré) part. passé du v. Fifrer. Joué avec le fifre; annoncé au son du fifre : *Air habilement* FIFRÉ.

La guerre étant sonnée,
Et *fifrée,* et tambourinée...
SCARRON.

**FIFRER** v. a. ou tr. (fi-fré — rad. *fifre*). Jouer avec le fifre : FIFRER *un air.*

— Absol. Jouer du fifre : *Ne savoir pas* FIFRER.

**FIGALE** s. f. (fi-ga-le). Mar. Bâtiment des Indes orientales qui n'a qu'un seul mât placé au milieu, et qui va toujours à la rame, bien qu'il porte une voile.

**FIGANIÈRE E MORAO** (Joachim-César DE), écrivain portugais, né à Lisbonne en 1798. Il



a été pendant plusieurs années ministre résidant à Rio-Janeiro. On a de lui : *Description géographique et historique de Sierra-Leone* (Lisbonne, 1822). — Un de ses parents, George-César DE FIGANIÈRE, né à Rio-de-Janeiro, occupe un emploi au secrétariat des affaires étrangères à Lisbonne. Il a publié une bonne *Bibliographie historique du Portugal* (Lisbonne, 1850, in-8°), comprenant les ouvrages qui traitent de l'histoire civile, politique et religieuse.

**FIGARI,** cap de la côte N.-E. de l'île de Sardaigne, formant la pointe septentrionale du golfe de Terra-Nova, par 41°2' de latitude N. et 7°18' de longitude E.

**FIGARI** (Jacques-Marie), religieux augustin, né dans les Etats de Venise au XVIIIe siècle. Il était docteur en théologie et professeur dans l'art militaire. Il tenta d'introduire des réformes dans l'orthographe italienne, notamment de substituer le *k* au *ch,* et publia un ouvrage intitulé : *Trattato massimo delle Venete lagune* (Venise, 1714, in-4°).

**FIGARO,** type créé par Beaumarchais dans sa grande trilogie dramatique, composée du *Barbier de Séville,* du *Mariage de Figaro* et de la *Mère coupable;* c'est le principal personnage de la seconde pièce, et son activité, ses intrigues, son esprit net et décidé les animent toutes les trois. La création du personnage de Figaro, au moment où Beaumarchais le jeta sur la scène, c'est-à-dire un peu avant la Révolution, est un trait de génie. Figaro, entre Almaviva, Bartholo et Basile, représente admirablement le tiers état. « D'un côté, dit M. Saint-Marc Girardin, l'esprit, l'industrie, l'activité, et avec tout cela une condition inférieure, voilà le sort de Figaro; c'était aussi celui du peuple; de l'autre, la naissance, la richesse, sans avoir rien fait pour les obtenir, sans faire grand'chose pour les mériter, voilà quel est Almaviva; voilà aussi ce qu'étaient la noblesse et la cour. Almaviva est le moins habile, et c'est lui pourtant qui est le maître. Figaro est le plus spirituel, il fait et dit tout mieux que les autres; c'est pourtant lui qui est le valet. Voilà l'inégalité bizarre que Beaumarchais met sur la scène. Ce qui fera l'éternel à-propos de Figaro, c'est qu'il est une sorte de manifeste vivant contre les inégalités justes ou injustes de la société. Un homme se croit-il placé au-dessous de son mérite, un peuple a-t-il ou croit-il avoir plus d'esprit que ses ministres, il aime et applaudit Figaro. Quand Figaro se compare, lui qui n'est rien, au comte Almaviva, qui est tout; quand il s'écrie avec un orgueilleux dépit : *Tandis que moi, morbleu...!* que de gens se disent aussi : *Et nous, morbleu...!* Ce *moi, morbleu!* est la devise de la pauvreté contre la richesse, de l'esprit en disgrâce contre la fortune en faveur; c'est aussi la plainte de la vanité mécontente. A ce compte, puisque Figaro répond à tant de sentiments, bons ou mauvais, de notre nature, c'est un personnage qui cessera plutôt d'être joué que d'être applaudi. »

Considéré à un point de vue moins élevé, au point de vue seulement de son esprit, de son habileté, de l'adresse qu'il possède pour se tirer d'embarras et en faire sortir les autres, vrai Panurge dont le sac aux expédients n'est jamais vide, Figaro est resté, sur le théâtre et dans le monde, le type de tous ceux qui exploitent le domaine de l'intrigue; il est là dans son élément, mais ce n'est pas un intrigant vulgaire; Figaro est doué d'un esprit bien supérieur à son état; il est vif, sémillant, frondeur, fier, hardi; les ressources ne lui font jamais défaut. Les ennemis de Beaumarchais ont prétendu qu'il s'était peint lui-même dans ce personnage célèbre; c'était au moins rendre justice à son esprit et à son habileté.

On ne sait trop où Beaumarchais a puisé l'idée de ce nom original et fort bien choisi de Figaro. Les commentateurs, qui veulent que rien ne soit dû au hasard, ont émis les conjectures les plus diverses. Ce nom n'a rien d'espagnol, quoiqu'on en juge autrement au premier abord. M. Ph. Chasles propose de le dériver de *Picaro,* vaurien en espagnol; mais M. de Loménie répond que rien ne justifie cette hypothèse; que, d'ailleurs, Beaumarchais avait d'abord écrit *Figuaro,* ce qui éloigne beaucoup de *picaro,* et propose de rattacher ce nom à *figura,* personnage. C'est assez mal imaginé. On a encore été plus loin.

Il y avait à Gênes, au commencement du XVIIIe siècle, un certain père Figari, religieux de l'ordre des augustins, qui passait pour l'un des plus habiles mathématiciens de son temps. Ce personnage, d'un esprit assez excentrique, avait inventé, vers l'année 1712, de curieuses machines nautiques, conduites par une horloge de construction bizarre, auxquelles il rattachait d'étranges projets d'expéditions maritimes. Beaumarchais était, comme l'on sait, parfaitement initié à tout ce qui se rattachait aux progrès croissants de l'horlogerie; on a donc pensé que le nom de Figari avait excité sa verve railleuse et que le changement de la lettre finale lui avait fourni le nom immortel répété sur tous les théâtres. Mais n'est-il pas plus simple de croire que Beaumarchais a tout simplement inventé ce nom, ou qu'il s'est souvenu d'une ancienne pièce? Ce nom était déjà connu chez nous avant Beaumarchais. En 1712, on avait joué à Bordeaux une pièce de J.-B. Viallanes, les *Aventures de Figuereau,* comédie en deux actes, en prose, mise au théâtre par le sieur Desgranges, comédien italien, dans laquelle il semble qu'on reconnaisse déjà le type alerte du sémillant barbier.

Quoi qu'il en soit, le nom et le type de Figaro semblent destinés à vivre autant que la langue française. On fait de fréquentes allusions littéraires à ce personnage :

« Pourquoi prêterions-nous à Arétin des couleurs plus sombres que celles que Dieu lui avait données? C'était un joyeux et amusant personnage. La gaudriole de ce temps-là, brutale et de haut goût, dans le genre de Rabelais et de Brantôme, échappait de ses lèvres, naïve, facile, riante et salée. Soudards et gentilshommes, tout ce qui n'avait pas cette exquise élégance des cardinaux de Léon X, devait le trouver charmant et adorable. Il y avait en lui du *Figaro* et du Panurge; qui donc lui aurait su mauvais gré de sa mendiante audace, de son peu de principes, de son impudeur? »

PHILARÈTE CHASLES.

« L'auteur a fait de Henri IV un vrai Philinte et du duc de Guise un *Figaro,* ce qui est trop choquant en histoire. Le duc de Guise était un des plus grands personnages de son temps, avec des qualités et des talents supérieurs, et auquel il ne manqua que d'oser, pour commencer dès lors la quatrième dynastie. »

NAPOLÉON Ier.

**Figaro** (MARIAGE DE), comédie de Beaumarchais. V. MARIAGE.

**Figaro** (LE), journal satirique. L'ancien *Figaro,* publié sous la Restauration et dirigé par H. de Latouche et Nestor Roqueplan, fut un journal frondeur, batailleur, antiromantique, dépensant beaucoup d'esprit et de malice. Il fut tué par les procès. Le nouveau *Figaro,* fondé par M. de Villemessant, parut le 2 avril 1854.

Dès le premier jour, ce fut un journal de scandale, attaquant à tort et à travers, avec une méchanceté sans pareille, souvent avec esprit, toujours de parti pris, les grandes et les petites célébrités du moment. Nous ne formulerons pas notre jugement sur cette façon de procéder : le lecteur connaît nos opinions. Le menu hebdomadaire de cette feuille se composait de tout et de rien. D'abord l'inévitable chronique, l'éternelle chronique; puis les bruits et les galants scandales de coulisses; ensuite des articles de genre, études de mœurs parisiennes, livrant en bloc à la curiosité du public ce que les nouvelles à la main et les échos lui servaient à petites doses; parfois un article d'art; régulièrement, le compte rendu des œuvres dramatiques; enfin les nouvelles à la main, tel était le menu de ce restaurant littéraire du boulevard. Toujours en quête de l'imprévu, le *Figaro* ménageait de temps à autre une surprise à ses lecteurs, ce que la presse anglaise appelle une attraction ou un excitement : tantôt une lettre drolatique d'un correspondant réel ou imaginaire; tantôt une souscription ou un éreintement, ou un banquet littéraire, ou un bal philanthropique. Il ne dédaignait pas un duel, ni un procès au civil et à l'incivil. Un jour même, le *Figaro,* montrant un bout de cocarde légitimiste, se rendit coupable d'une mystification d'assez mauvais goût. On ne peut supposer, en effet, que des gens d'esprit, tels que MM. de Villemessant, Jouvin et Lespès, aient été mystifiés les premiers. Ils insérèrent dans le corps du journal, et firent autographier sur papier jaune une lettre signée Sanson, et adressée à M. le rédacteur en chef du journal le *Thermomètre,* dans laquelle est racontée l'exécution de Louis XVI. Un petit journal du temps lança contre les éditeurs de cette pièce plus ou moins historique une sanglante épigramme, que voici : « Le *Siècle* donne en prime à ses abonnés les moyennes œuvres d'Eug. Sue; la *Patrie* offre à ses lecteurs les basses œuvres de Ponson du Terrail; mais toi, *Figaro,* mon ami, tu prodigues les *hautes œuvres* de Sanson! » M. de Villemessant, qui avait acheté 300 francs le précieux autographe, se vit obligé, faute d'acquéreur, sans doute, de le donner au comte de Chambord. Le *Figaro* n'avait pas encore fait fortune. Réduit aux commérages, aux cancans, aux balivernes, aux indiscrétions du demi-monde, aux échos plus ou moins malicieux, mais plus malicieux que spirituels, il chercha un nouvel élément de curiosité et de succès tapageur dans la petite guerre des coulisses, ces forteresses de la vanité grotesque, et dans la polémique par lettres. Il organisa des *scies,* des avanies intermittentes contre un plaisant abonné, M. Ambroise Petit, de Chalon-sur-Saône, contre MM. Escudier, Verdi et Paul de Saint-Victor à la fois; et plus tard contre ses propres déserteurs : MM. About, Francisque Sarcey, etc. En l'année 1856, le *Figaro* devait cesser de paraître, en vertu de la loi sur la presse, quand il adressa au prince impérial, âgé de quatre jours, une pétition que chacun trouva charmante. L'empereur avait ri. Grâce entière fut accordée à l'aventureux journal. Avide de personnalités (et les personnalités ne rentrent dans aucun genre littéraire), il fit une guerre peu généreuse à M. de Lamartine. Ces sarcasmes prolongés s'égarèrent plus d'une fois, et atteignirent même des femmes : Mmes Alice Ozy, Doche et A. Brohan. Il est vrai que la première avait fourni secrètement les verges galantes dont elle désirait être fouettée en public; mais quant à Mmes Doche, Nelly et Brohan, celle-ci surtout, une collaboratrice de date récente, la guerre provoquée nous paraît peu courtoise. Le *Figaro* a nécessairement soutenu beaucoup de procès, et presque tous sont des procès en diffamation.

Le *Figaro* hebdomadaire et bi-hebdomadaire a vu passer dans ses colonnes des centaines de signatures, et assez souvent des pseudonymes destinés à intriguer le public des boulevards. Les noms les plus familiers à la mémoire sont ceux de MM. Villemot, Jouvin, Lespès, Monselet, de Pène, qui faillit avoir un duel avec tous les lieutenants et sous-lieutenants de l'armée française, et fut blessé dans des circonstances fâcheuses pour son adversaire; Albéric Second, Edmond About, auteur des *Lettres d'un bon jeune homme;* Aurélien Scholl, de Banville, Henri Rochefort, Albert Wolff, A. Delvau, Colombine, le marquis de Villemer, et, de plus, le fameux père Legendre, le caissier du journal, qui signait les articles à responsabilité collective.

Le *Figaro* était, alors comme aujourd'hui, le pourvoyeur attitré des plaisirs d'un certain public, et, à ce point de vue, on peut se demander s'il n'a pas été l'une des causes de la corruption du goût. Le *Français* se prononce hardiment pour l'affirmative. « L'Empire, dit-il, avait besoin, au lendemain du coup d'Etat, que le pays s'oubliât dans le plaisir et la frivolité, dût-il s'épuiser dans la corruption. La presse politique fut réduite au silence; une presse *tolérée* s'établit pour la démoralisation systématique de ce qu'il y avait d'honnête dans le pays. Complice du césarisme à qui elle devait son succès, elle eut l'habileté de distraire une génération de tout noble regret et de toute grande espérance; elle arracha nos jeunes hommes aux ambitions salutaires de la vie politique et les introduisit dans les boudoirs du demi-monde; elle railla le travail sérieux, plaisanta la pensée austère et prépara ainsi une race de jeunes vieillards et d'éphèbes impuissants. » S'il est un journal auquel les lignes qui précèdent peuvent justement s'appliquer, c'est à coup sûr le *Figaro,* feuille rédigée par les petits-crevés de la littérature et dont les prostitués de la politique et les prostituées de l'amour firent pour ainsi dire leur bréviaire. Le *Figaro* n'a jamais eu qu'un but : gagner de l'argent; il n'a jamais employé qu'un procédé : transformer toute nouvelle en bruit, en *réclame.* De parti pris, il a constamment sacrifié la littérature proprement dite et les hautes questions, les hautes idées qu'elle suppose, au commérage perpétuel, aux indiscrétions, aux personnalités, aux petits scandales et quelquefois aux gros. « Au début de l'Empire, dit le *Français,* M. de Villemessant imagina de faire, du petit et élégant *Figaro* des premiers jours, le grand nouvelliste officiel des scandales parisiens, écoutant aux portes, surprenant les secrets, chuchotant les indiscrétions, racontant le demi-monde aux gens du monde, donnant à la plus petite intrigue de coulisse l'importance d'un événement politique, et épuisant ainsi en misérables niaiseries tout effort sérieux de pensée. »

En 1866, le *Figaro* devint quotidien et remplaça l'*Evénement,* supprimé pour avoir discuté le *droit des pauvres,* taxe prélevée par l'administration de l'Assistance publique sur les recettes de tous les spectacles. Ses chroniques alors furent goûtées. Elles étaient marquées au coin de l'esprit le plus fin et signées : Rochefort. Mais le futur rédacteur de la *Lanterne* ne pouvait se résoudre à aller, comme les gens de M. de Villemessant, quêter les nouvelles de boudoir auprès des femmes de chambre, et les bruits du monde auprès des valets. Rochefort savait que tous les comédiens ne sont pas au théâtre, et sa curiosité le porta bientôt à visiter les coulisses gouvernementales. C'était faire de la politique, et il fallut verser un cautionnement pour éviter une suppression. En 1867, malgré lui, le *Figaro* devint donc politique et fit d'abord de l'opposition. C'était le plus sûr moyen d'être acheté, non pas seulement par les lecteurs. L'autorité s'émut; bref, Rochefort se sépara de M. de Villemessant. Veut-on savoir, en même temps que le motif de cette rupture, ce que vaut la politique du *Figaro?* Le *Français* va nous l'apprendre. « L'Empire, dit ce dernier journal, s'inquiéta de cette fronde qui, des salons, descendait dans les cafés, et des cafés passait sur le boulevard. Il lui fut aisé d'y mettre un terme. Le *Figaro* était devenu une puissance. M. Rouher voulut en disposer et y mit, dit-on, M. Jules Richard. Immédiatement les hommes du parti libéral, ceux que le pays, quand il les vit apparaître, appela les honnêtes gens, furent chaque matin poursuivis par le *Figaro,* dénoncés, raillés, bafoués, calomniés, vilipendés. Le jour où M. Thiers eut le courage de protester contre la guerre de Prusse, il fut diffamé dans le journal de M. de Villemessant. On l'y accusait d'avoir mérité et reçu les remercîments du roi de Prusse. Aujourd'hui, le *Figaro* a encore changé : s'il n'est pas devenu austère, il s'est fait conservateur; à la fois moral et folâtre, dévot à la première page et léger à la troisième, il baise la main du prince et divertit les honnêtes gens aux dépens des honnêtes gens eux-mêmes. Il fait profession d'être légitimiste, comme un beau jour, sous l'Empire, il se déguisa en révolutionnaire pour le succès combiné d'une plaisanterie et d'un « coup de » vente. » Le déguisement trompa tout le monde. En tête de la première colonne, M. de Villemessant exposait qu'il avait vendu son journal aux radicaux pour un bon prix. On le crut, et M. de Villemessant, tout fier de ce beau tour, ne remarqua même pas que le succès de la surprise tenait à ce que tout Paris l'avait cru capable d'un étrange marché. »

Le *Figaro,* qui s'est fait dénonciateur après la Commune, est aujourd'hui rallié au drapeau blanc; soutien du trône et de l'autel, il va, le matin, assister au petit lever du comte de Chambord et le soir, à Notre-Dame, s'agenouiller au sermon. N'est-il pas capable de tout?

**Figaro espagnol** (LE), recueil d'articles et de lettres humoristiques, dus à la plume d'un des meilleurs écrivains espagnols contemporains, Mariano de Lara. Figaro lui a longtemps servi de pseudonyme, et le nom est resté à son œuvre. Ces articles de journaux, qui parurent à Madrid entre 1830 et 1837, ont, en effet, une grande valeur et composent maintenant la meilleure partie de son bagage littéraire. La forme en est nette, incisive, railleuse, paradoxale avec un bon sens et un esprit peu communs. Le *Pobrecito hablador,* la *Junte de Castelbranco,* les *Circonstances,* l'*Avantage de faire les choses à moitié,* les *Lettres d'un libéral, Figaro de retour,* tels sont les titres des plus curieuses inspirations du *Figaro espagnol.* Son *Hombre globo,* où il a fait une bizarre classification sociale et politique de l'homme, est peut-être celle où ses qualités d'écrivain humoristique percent davantage. Au premier abord, quel étrange paradoxe que d'affirmer qu'il y a l'*homme solide, l'homme liquide* et *l'homme gaz?* Vous le suivez dans ses définitions ingénieuses, et vous êtes étonné des analogies mises au jour. L'homme solide est l'homme obtus, compacte, ramassé, qui séjourne dans les régions inférieures de l'atmosphère humaine : il ne peut vivre qu'au contact de la terre. C'est l'Antée moderne, l'*homme racine;* il couvre la face du globe : c'est la base de l'humanité, le point d'appui des autres hommes... L'*homme liquide* fuit, court, change de position, se précipite pour remplir tous les vides; il a un degré plus élevé de calorique; il serpente continuellement autour de l'homme solide, l'entoure, le pénètre, l'enveloppe, le noie... L'*homme gaz* est celui qui se fraye un chemin dans l'air, un pied sur l'homme solide, l'autre sur l'homme liquide; il prend son essor, il dit : Je commande, je n'obéis pas. Enfermez ce gaz dans une enveloppe, vous aurez l'homme ballon, le génie dominateur qui plane au-dessus du monde. Ce paradoxe est original, imprévu. Lara poursuit ses analogies avec la plus amusante facilité, la verve la plus brillante.

La plupart des articles du *Figaro espagnol* sont politiques; quelques-uns sont purement fantaisistes; d'autres sont littéraires. Tels sont ceux où Lara apprécie à son point de vue la renaissance romantique de la France, analyse et commente *Antony,* trouvant malsaines les tendances de notre théâtre. Dans tous il a répandu le sel à pleines mains, et quoique ses travaux aient déjà trente ans de date, on les lit avec le même intérêt qu'à leur apparition.

**FIGÉ, ÉE** (fi-jé) part. passé du v. Figer. Durci, devenu compacte par le refroidissement : *Huile* FIGÉE. *Sauce* FIGÉE *dans l'assiette.*

**FIGEAC,** ville de France (Lot), ch.-l. d'arrond. et de deux cant., à 67 kilom. N.-E. de Cahors, sur la rive droite du Célé; pop. aggl., 5,774 hab. — pop. tot., 7,610 hab. L'arrondissement comprend 8 cant., 112 communes, et 90,568 hab. Tribunal de première instance; collége communal; bibliothèque publique. Fabriques de toiles, teintureries, tanneries. Commerce de vins et de bestiaux.

La ville est agréablement située, mais mal bâtie; les maisons remontent, pour la plupart, au XIIIe et au XIVe siècle et s'ouvrent au rez-de-chaussée par de larges arcades ogivales. L'architecture de quelques-unes de ces maisons intéresse vivement les archéologues.

Figeac possède quelques édifices intéressants que nous allons décrire.

L'ancienne église abbatiale ou Saint-Sauveur, monument historique, date des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Un dôme moderne couronne le clocher central, qui a 40 mètres de hauteur. Un autre clocher surmonte la façade. Dans une des chapelles de la nef se voient des chapiteaux anciens qui ont peut-être appartenu à l'église primitive du monastère.

L'église Notre-Dame-du-Puy, monument historique du XIIe siècle, « consiste, dit M. A. Joanne, en une large nef entourée de toutes parts d'un bas-côté et comprenant sept travées. Les arcades ouvrant sur les collatéraux ont la même hauteur; mais, par suite de l'inégalité des travées, qui rend leur largeur fort diverse, les unes sont en plein cintre, les autres en ogive plus ou moins aiguë. L'extrémité de la nef est fermée par un retable en bois du XVIIe siècle, orné de